

# LIVRES

## LE MOTEL DU VOYEUR

RÉCIT  
GAY TALESE

Dans la banlieue de Denver, le propriétaire d'un motel se présente comme un «voyeur dérangé». Un récit haletant et retors, élaboré par un enquêteur hors norme.

**TT** «Je connais un homme marié, père de deux enfants, qui a acheté, il y a bien longtemps, un motel de vingt et une chambres près de Denver dans le seul but d'en devenir le voyeur permanent.» Gay Talese a attendu près de quarante ans, il s'est relu des centaines de fois avant de publier cette phrase concise qui sert d'accroche au *Motel du voyeur*, conte pour adultes pleins de «curiosités». Le plaisir de l'écriture est manifeste, le décor fantastique. Ils font remonter des figures glaçantes et familières des années 1960, les photographes torturés de Michael Powell ou Michelangelo Antonioni, la belle Janet Leigh traversant les nouvelles banlieues américaines, où tout gronde en cachette, pour plonger dans l'épouvante mortelle du motel de *Psychose*.

Gerald Foos, le propriétaire de l'établissement mis en scène par Talese, se présente lui-même comme un «voyeur dérangé», proche du Norman Bates de Hitchcock. Dans la banlieue de Denver, le Manor House où il a installé sa famille n'est qu'un motel parmi deux cent cinquante autres «sur la route la plus longue et la plus abjecte d'Amérique» (selon *Playboy*). Pour ceux qui s'y arrêtent, c'est un drôle de piège. Avec la complicité passive d'une épouse infirmière, Foos a aménagé un étroit corridor dans les combles, au-dessus des chambres, pour observer l'intimité de ses clients. «Des ouvertures rectangulaires de 15 centimètres sur 35, masquées par des grilles en aluminium pourvues de lames censées faire office de grilles d'aération.» Pendant des décennies, il s'est abandonné à la force qui le traînait, à genoux souvent, vers ce passage secret où il attendait des heures durant que le sexe se montre.

L'ombre dans laquelle il se cache, la folie où il se retranche, noircissant ses cahiers de notes pseudo-sociologiques,

Un ouvrage augmenté d'un cahier de photos qui donne encore plus de poids à l'enquête.

Sur [Télérama.fr](http://Télérama.fr)  
LECTURE  
PAR-DESSUS  
L'ÉPAULE,  
la chronique de  
Marine Landrot

Une des chambres du Manor House Motel avant la démolition.



Un des trous dans le plafond qui a été rebouché, ou était placé une fausse grille d'aération.

les chambres et leurs occupants observés par la fente d'un désir malade sont de puissants appels à la fiction la plus débridée. Steven Spielberg a d'ailleurs payé cher les droits pour une adaptation au cinéma (qui devrait être réalisée par Sam Mendes, le cinéaste d'*American Beauty*). Sauf que Gay Talese n'est pas et n'a jamais été un auteur de fiction. Encore peu connu en France, il est célèbre aux Etats-Unis pour ses récits en forme de plongée obsessionnelle – dans l'empire du *New York Times* (*The Kingdom and the power*, inédit en français) ou celui de la mafia américaine (*Ton père honoreras*) – qui ont fondé le genre du «nouveau journalisme». *Le Motel du voyeur* s'inscrit dans cette démarche. Talese a reçu, en 1980, une lettre de Gerald Foos qui se proposait de l'inviter dans son antre pour lui donner la clé de ses fantasmes. L'écrivain a enquêté pendant des années. Il a relevé les failles dans les récits de son interlocuteur – un meurtre aurait eu lieu, sous ses yeux, dans une chambre; la police n'en garde aucune trace –, mais l'histoire est trop forte

pour ne pas la raconter, comme la charge morbide qui la traverse et ses soubassements qui tissent le portrait d'une Amérique tournant en rond dans les chambres de zones périphériques où la chair est souvent triste et l'ennui considérable.

Écrit avec une flamme toujours égale, le sens du détail et l'élégance qui font son style, le faux roman de Talese est devenu, par la force des pulsions, un genre de suicide littéraire pour l'écrivain de 84 ans qui vit de sa plume comme un aristocrate à la Tom Wolfe. La presse anglo-saxonne s'est attaquée avec une violence rare à ce récit qui passe les bornes du journalisme, et pour certains critiques celles de la bienséance, et pulvérise en beauté les règles d'éthique journalistique qui ont fait la réputation de Talese (il admet, entre les lignes, que les dates se mélangent et que les récits de Foos ne sont pas complètement fiables). Rien ne l'arrête. «La plupart des journalistes sont d'incorrigibles voyeurs», écrivait-il dans son ouvrage sur le *New York Times*. Lui ne l'a jamais été à moitié.

Sans la verve comique du Moravia de *Moi et lui*, mais avec une volonté réelle de s'abandonner, il s'est laissé entraîner par les joies et les absurdités de la «tension entre l'homme et son pénis».

Il en avait fait la matière d'un best-seller à la toute fin des années 1970, où on le retrouvait, par goût de l'immersion, nu dans une communauté échangiste et propriétaire d'un salon de massage érotique à New York. Aujourd'hui publié en poche, *La Femme du voisin* lui avait valu la plus grosse avance pour le cinéma (tout juste après *Les Dents de la mer*) et les premières gifles des critiques. Le livre demeure une vaste somme sur le souffle de la libération sexuelle dans l'Amérique de Presley, Hugh Hefner et Kennedy, contée avec gourmandise par un homme qui ne sait pas encore vers quel réduit elle le mène...

— Laurent Rigoulet

1 *La Femme du voisin* (*Thy Neighbor's Wife*), traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Jacques Bonomo, éd. Points, 580 p., 8,60€.

2 *The Voyeur's Motel*, traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Michel Cordillot et Lazare Bitoum, éd. du Sous-sol, 254 p., 19€ (en librairie le 6 octobre).

ROMAN

POST-SCRIPTUM

ROMAN

ALAIN CLAUDE SULZER

Tragique histoire d'amour entre hommes, dans la Suisse des années 1930.

**TT**

Le Waldhaus a la beauté surannée des grands hôtels, nichés dans les montagnes suisses allemandes. La clientèle ressemble à un ballet de fantômes, blottis dans des fauteuils profonds, sirotant une coupe de champagne en regardant tomber la neige. En 1933, les éruptions d'Adolf Hitler n'inquiètent pas encore le gotha, qui vient trouver la paix dans ce cadre immuable où la discrétion est de rigueur. Lionel Kupfer est parmi eux, comédien très remarqué du cinéma allemand. Fatigué par les tournages répétés, il s'ennuie avec distinction. Mais tout semble encore lui réussir lorsqu'il croise Walter, le postier du village qui deviendra son amant.

Différence de classes, menaces politiques, souvenirs d'enfance qui ne s'effacent pas, amours interdites composent les thèmes obsessionnels du romancier suisse Alain Claude Sulzer.

Comme dans *Un garçon parfait* (2008), il sait admirablement se servir d'un décor glacé pour en faire un vaste théâtre des opérations. Derrière les gestes millimétrés du maître d'hôtel, les inquiétudes modestes de Walter, le regard élégamment indifférent de Lionel, Sulzer dénonce les codes sociaux et leurs solides barrières. Il dit la solitude des hommes qui doivent se cacher pour aimer, la honte du comédien qu'on repousse, de l'employé qu'on ignore, avec une maîtrise qui n'exclut pas la mélancolie. Ecrivain des non-dits et des silences écrasants, parfait héritier de l'Autrichien Zweig et du Hongrois Márai, il réussit, avec *Post-scriptum*, une œuvre poignante comme un hurlement de désespoir dans un carcan de douleur.

— Christine Ferniot

3 *Post-scriptum*, traduit de l'allemand (Suisse) par Johannes Honigmann, éd. Jacqueline Chambon, 280 p., 22€.

Véronique Ovaldé  
Soyez imprudents  
les enfants

VÉRONIQUE OVALDÉ  
ILLUMINÉ LA RENTRÉE  
LITTÉRAIRE.  
Augustin Trapenard, France Inter

Un roman flamboyant,  
des pages étourdissantes.  
Olivia de Lamberterie, ELLE

Un tourbillon permanent,  
une écriture musicale.  
Christine Ferniot, Télérama

Flammarion  
Rentrée littéraire